

Expression

Hortense se laissait porter, en nocturne, par quelques bonnes notes qui s'égrénaient de son piano, tout **juste** pour **mener** son esprit sur les airs de Chopin le laissant danser dans la légèreté du moment.

Elle se plaisait ainsi à **folâtrer** et à jouer dans la somptueuse atmosphère de son boudoir, au jour descendant.

A l'**école** de musique, l'appréciation de sa prestation aurait pu la **désanchanter**, pensa-t-elle, amusée, mais là, **surprise** par les arpèges de ces notes si cristallines, elle poussa son audace pour mieux pianoter encore, entraînée par ce **tourbillon** de félicité. Le soir tombait et des **persiennes** entrouvertes, quelques rais de soleil couchant inondaient la pièce d'une lumière tamisée. Affleurant sa table basse, un rayon de lumière joua sur un bristol écrit en lettres dorées.

Hortense, **prise** de curiosité, l'ouvritc'était bien cette invitation qu'elle avait reçue, un peu plus tôt, ce matin.

Une invitation de Delphine et Edouard, elle les avait à nouveau croisés à la dernière exposition de cette galerie qu'ils aimaient fréquenter, et avaient pris, comme à chaque fois, un immense plaisir à échanger longuement, partageant ainsi leurs impressions, leurs goûts et préférences à propos des divers tableaux et artistes.

L'évocation de ce dîner **retarda** son envie d'y répondre à l'instanté.

A la **réflexion**, elle se souvint de leur dernière invitation, de la valse des plats dressés tout en viandes et légumes avec abondance, du personnel en **costume**, de l'opulente présentation des desserts et gourmandises qui en faisaient certes, un délicieux repas, mais tellement **gargantuesque**, et les petits **garnements** de cette maison qui ne connaissait pas la **mouise**, se faufilant subrepticement pour grapiller quelques sucreries.

Ils avaient parlé de tant d'oeuvres et de tant d'artistes au sommet de leur **gloire** et surtout de ce tableau de Munch, Le Cri dont la **représentation** intriguait, et suscitait tant d'avis, d'émotions et de commentaires.

Hortense se posait aussi des questions, quel retentissement cela avait-il en elle ?

L'observation de cette peinture prégnante de souffrance, lui inspirait un mode d'expression comme pour **bousculer** les angoisses profondes d'un vide existentiel, une quête identitaire, la recherche de sens sur l'inanité de la vie.

Elle y voyait aussi plusieurs contrastes :

Un cri effroyable, comme sorti d'outre-tombe, porté haut dans le silence de la toile

Un cri émis avec une telle puissance de ce visage émacié figurant une tête de mort dans ces mains décharnées, et pourtant comme une pulsion de vie

Un cri de détresse sur une toile de fond qui dépeint, avec opulence de traits, un ciel coloré rouge sang, flamboyant d'un soleil couchant, sur la promesse d'un nouveau demain.

Hortense se mit à penser à ce qu'elle aimait en peinture, outre les impressionnistes, et bien d'autres encore, à une certaine image qui enthousiasmait son coeur, et la rendait rêveuse.

Le Cri eut cette **incidence** sur ses émotions, avec cette envie de laisser ses pensées **voler** plus haut, comme un désir d'évasion, d'une escapade au sommet.

Point besoin de dresser échelles ou escalader échaffaudages pour donner libre court à son imagination, seulement la laisser grimper et planer dans le lointain.

Un tableau qu'elle aimait souvent admirer, songeuse, correspondait bien, à l'instant, à son humeur enjouée :

Un tableau de C.D. Friedrich : Voyageur contemplant une mer de nuages, permettait à Hortense de s'extasier sur l'infini, une image inspirante, qu'elle colorait de **bleu**,

comme un futur à inventer, à **imaginer**, sûrement rempli de beau et de toutes les promesses romanesques

Tableau "Le Cri" d'Edvard Munch

Un cri. Un cri primal qui déchire l'atmosphère et glace le sang.

Le garnement qui aimait **folâtrer** sur le chemin de l'**école** dans son **costume** neuf, savourer les plats de **légumes** et de **viande** grillée **gargantuesques** savamment préparés avec **présentation** adéquate par sa Maman, déambule désormais, **désenchanté**, dans la ruelle dévastée par la guerre.

On lui a **volé** sa vie.

Prisonnier de cette **mouise** et de ce **tourbillon** mortifères sur lesquels il n'a aucune **prise**, du haut de ses douze ans, il a déjà vu nombre de blessés et cadavres, spectateur malgré lui de douleurs bruyamment exprimées.

Mais ce cri-là dépasse en intensité son univers quotidien et le fait frissonner. Il lui rappelle quelque chose, encore indéfinissable.

Il a un mauvais pressentiment.

Enjambant les gravats et **bousculant** les passants, il s'approche du lieu de l'explosion. Il constate que la seule maison aux **persiennes bleues** encore debout dans sa rue est totalement soufflée.

C'est ici que sa mère et sa petite sœur se sont abritées avec lui la nuit dernière.

Son cœur bat à tout rompre, il s'avance sur des jambes flageolantes, l'effet de **surprise** est total.

Une femme est agenouillée au-dessus d'une fillette mortellement blessée à la tête. C'est d'elle que provient ce hurlement de bête blessée.

Ce désespoir que rien ne saurait apaiser, il le reconnaît.

Il **retarderait** presque de s'approcher. En un instant, il **imagine** la réalité disparaître et renaître sa vie d'avant, son père faisant les **présentations** aux cousins exilés à l'étranger, leur décrivant la vie qu'il **mène**, en homme **juste**, indifférent à la **gloire**.

Même en se concentrant de toutes ses forces, en pleine réflexion, les yeux fermés, maintenant qu'il se tient tout près d'elle qui ne le voit pas encore, ses efforts sont sans **incidence**.

C'est bien sa sœur qui gît là, et sa mère qui tremble et sanglote.

C'était un lundi matin banal dans notre **école**. Chacun traînait sa mine **désenchantée** des retours de Week-End passés à **folâtrer**, à s'amuser dans un tourbillon de **surprises** et de fête.

Les cheveux étaient encore ébouriffés et les yeux pas encore grand ouverts...

Pierre, le **garnement** de service, débarqua avec un bon quart d'heure de retard, vêtu d'un sweat **bleu** bien trop grand pour lui. Les chaussettes, de couleurs différentes, attestaient qu'il venait juste de se **lever** et s'était habillé avec les **persiennes** fermées probablement.

Son pantalon, sans ceinture, tombait sur ses hanches rendant sa **démarche** claudiquant.

En se rendant à sa place habituelle, il **bouscula** le professeur. Cette **incidence** devait lui coûter la **mouise** !

- « Cette fois c'en est trop ! Toujours vous le dernier, toujours en retard ! Quelle excuse allez vous imaginer cette fois-ci ? » fumina ce dernier...

Pierre ne **prit** pas le temps de la **réflexion**, il avoua sans coup férir la vérité : il avait été malade à vomir car, ses parents avaient organisé la veille, un dîner **gargantuesque** avec des amis, pour la **gloire** de leur aîné qui venait **juste** de **mener** à bien de grandes études et de faire une **présentation** magistrale de sa thèse sur les gastéropodes.

Pierre avoua piteusement qu'il avait goûté à tout : les amuse-bouches, les entrées de coquillages et de fruits de mer, les **viandes et légumes** variés, les fromages, les gâteaux et les glaces. Il avait même **volé** en douce et siroté en cachette, le champagne et les liqueurs...

Puis tout s'était mis à tourner, la migraine l'avait terrassé, pris d'un vertige saisissant et l'estomac révolté, il avait restitué toutes les bonnes choses qu'il avait si consciencieusement emmagasinées ! Il avait fallu plusieurs personnes pour le laver, le déshabiller et le mettre au lit.

La-encore l'estomac secoué, pris d'abominables crampes, il n'avait pas pu dormir et avait souffert le martyr....

-« Alors vous comprendrez, M. Le professeur, que j'ai été bien assez puni comme ça ! Soyez sympa ! N'en rajoutez pas ! »

Mais le professeur excédé lui dit :

« Pierre j'ai un bon plan pour vous remettre en forme : vous allez vous aérer en faisant 100 fois le tour de la cour à bonne vitesse ! N'oubliez pas que je vous vois ! Ne trichez pas ! »

Si c'est pas la **mouise** ça ! Ça y ressemble !

Et Pierre pitoyable avec son pantalon qui tombait, son air abattu, son teint pâle, commença à faire ses tours, comme un âne dans sa noria...

Moralité :

Il ne sert à rien de se goinfrer
sinon tu risques d'exploser
tu finiras par le regretter
C'est ton ventre qui va râler...

Ma mie fermons les **persiennes**.

Ne sois pas **surprise**.

Laisse-moi te mener dans un **tourbillon** d'émotions.

Ne sois pas **désenchantée**, **folâtrons** joyeusement,

basculons dans l'inconnu, lâche **prise**, ma mie.

Juste pour nous.

Regarde ma **présentation** :

Je suis ton **garnement** en **costume** d'enfant sage de l'**école** maternelle.

Imagine, retarde, avance, vole.

Viens à mon banquet **gargantuesque**, fait de **viandes**, de **légumes** gavons-nous de câlins, de baisers, de tendresse.

Laisse-moi me noyer dans le **bleu** de tes yeux.

Viens te lover dans mes bras, ma mie

Romps avec ce passé de **mouise**.

Arrache-toi à tes tristes souvenirs.

Évacue de ton souvenir ce cri insupportable

Je t'en conjure

La guerre est finie, bien finie, sans **réflexion**.

Viens te lover dans mes bras, ma mie .

Errances

C'était un matin gris. Le ciel semblait être aussi **désenchanté** que moi. Je suivais le quai encombré, les mains dans les poches et le col relevé. L'eau du fleuve était boueuse, on aurait dit qu'elle était pressée d'aller voir plus loin si le paysage serait plus riant ou était-elle en colère à cause de cette **mouise** qui semblait ne jamais finir. Les derniers vendeurs du marché étaient en train de plier leurs étals et leurs parasols inutiles en cette saison si ce n'est pour s'abriter de la pluie de novembre. Des **légumes** abîmés jonchaient le sol. Des chiens et des chats faméliques se disputaient des petits morceaux de **viande** lancés par le boucher à leur intention. Quelques hommes rassemblaient des cagettes, les ficelaient et les emportaient probablement pour allumer leur cheminée.

Les maisons étaient tristes, lépreuses même pour certaines. Leurs **persiennes** étaient fermées. Beaucoup d'habitants ne les ouvraient plus en cette saison, ils partaient le matin à la nuit et rentraient le soir à la nuit, alors à quoi bon ?

Les quelques personnes croisées semblaient aussi moroses que moi. La plupart étaient vêtues de noir, de gris ou de beige ce qui n'égayait pas les lieux. Les arbres, à présent, tendaient leurs branches sombres presque dénudées où quelques feuilles **volaient** encore en **tourbillons** au moindre souffle de vent.

Des cris et des rires attirèrent mon attention. Il y a donc de la vie dans ce coin me dis-je ! Bientôt je longeai les grilles d'une **école**. Des enfants jouaient, couraient, chantaient, se **bouscullaient**, se poursuivaient. Un chien roux **folâtrait** après je ne sais quelle balle imaginaire et, oh **surprise**, un papillon voletait de-ci, de-là, au-dessus des jardinières fleuries de chrysanthèmes d'un jaune éclatant.

Un dernier papillon, qui semblait heureux de vivre malgré sa fin si proche. Et moi ?

En traversant la place, je contournais la statue équestre de je ne sais plus quel homme qui avait eu son heure de **gloire** et qui était maintenant tombé dans l'oubli mais, sa statue trônait toujours sur son piédestal. Tout comme celle du papillon, nos vies sont éphémères alors pourquoi être triste ? J'en étais là dans mes **réflexions** lorsque mon regard fut attiré par une affiche colorée. On ne voyait qu'elle dans cette grisaille environnante. J'en étais presque aimantée. Je m'en approchai. Comment avais-je pu oublier, c'est aujourd'hui que s'ouvrait l'exposition des peintres norvégiens et il y avait quelques œuvres d'Edvard Munch dont son fameux tableau *Le cri*. Je n'étais pas pressée, rien ne me **retarderait**, c'est une occasion exceptionnelle pour voir cette œuvre.

Je franchis les quelques marches : personne. J'entre dans le hall du musée : personne ! Seules les affiches posées sur des chevalets me regardent. J'avance encore. **Juste**, un

jeune homme en **costume bleu** marine, sorti de derrière un paravent, vient vers moi. L'exposition ? c'est demain l'ouverture au public, ce soir c'est seulement l'inauguration mais... en privé. Je profite de cette présence pour acheter deux entrées pour le lendemain, c'est inespéré. J'**imagine** que Pierre m'accompagnera. Je l'espère tellement ! Je parcours les quelques panneaux de **présentation** de la vie de Munch et de ses œuvres. Je m'étonne, de nombreux tableaux, ici en miniatures, sont des bords de fleuves, de mer et il y a beaucoup de portraits. Certains sont lumineux, sereins mais, certains sont très sombres. Cela ne m'étonne pas quand on parcourt la vie du peintre et que l'on découvre sa famille, comment ne pas être dépressif ! J'ai hâte de voir l'exposition !

Dans la rue, une bande de **garnements** tapageurs, aux rires **gargantuesques**, portant le masque issu du *Cri*, me prenne par la main et me **mènent** faire quelques pas de danse. **Prise** au dépourvu, cela m'amuse beaucoup là où je me serais attendue à avoir peur. L'**incidence** de cette rencontre, cette joie de vivre bienveillante malgré les apparences, m'a donné un coup d'espoir. Envolé mon spleen. Oubliés momentanément mes soucis, il faut vivre comme le papillon ! Autour de moi la ville semble moins triste, un rayon de soleil tardif éclaire l'étoile dorée au fronton du musée ? Serait-ce un signe ?

Georges

Un grondement sourd, puis **juste** après une énorme secousse.

Sur la place du marché, les **garnements** qui **folâtraient** et **menaient** grand train à travers les étals de **légumes** multicolores, furent pris par **surprise** et restèrent comme pétrifiés. Le boucher dont la **présentation** de **viande** venait de s'écrouler, avait le regard hébété. A travers ses **persiennes bleues**, Georges qui préparait un repas **gargantuesque** pour son anniversaire, fut sidéré par le spectacle.

Dans la rue, le fronton de **l'école** d'en face s'était écroulé ; plus loin sur la place, la statue érigée à la **gloire** des héros **volait** en éclats. Que se passait-il ?

Un bruit assourdissant suivi de cris stridents sortirent Georges de ses **réflexions**. Tout se **bousculait** dans son cerveau, il était dans la **mouise**. La terre tremblait, le ciel rougeoyait, le volcan s'était réveillé. Alors sans attendre, il se retrouva dans la rue.

Il y avait là : le notaire et ses clercs, le curé suivi de sa bonne, des mères chargées de leurs marmots, une noce aux **costumes** apprêtés, cette foule bigarrée courait apeurée vers la mer.

Un grondement effrayant se fit entendre, un **tourbillon** de cendres envahit l'atmosphère, une nouvelle secousse puis plus rien.

« **Georges, réveille-toi, tu vas retarder toute la famille pour le défilé !** »

Georges fut réveillé en sursaut, sa femme Suzy le secouait fortement. **Désenchanté**, il ouvrit les yeux. Il s'était endormi sous le grand figuier du jardin. Au milieu d'une nature bienveillante, sa sieste avait été propice à rêver. Heureusement, il avait **imaginé** toutes ces scènes quelque peu apocalyptiques.

Voici **l'incidence** qu'avait eu la recherche de tableaux réalisée pour donner son cours d'art plastique. Il était tombé sur une **prise** de vue dans un musée où le cameraman avait zoomé sur le tableau « le Cri » de Munch et particulièrement sur le visage torturé du personnage au premier plan. Cette image lui avait laissé comme un profond malaise et son imagination avait fait le reste.

Cri

Ne pas crier, ne pas pleurer, les enfants vont rentrer.

Bousculée, bouleversée par la terrible nouvelle, **prise** dans le **tourbillon** de ses pensées, se découvrir **menée** par le bout du nez pendant tant d'années, dans la **mouise** jusqu'au cou, l'atterre. Elle vacille. **Désenchantée** par la **surprise gargantuesque** et l'**incidence** que cela va avoir sur sa vie, elle ne peut **imaginer** pire situation.

Ne pas crier, ne pas pleurer, les enfants vont rentrer.

Tremblante, debout derrière les **persiennes**, elle veut se calmer. Elle **imagine**, bien loin de ses tourments et de sa peine, le ciel **bleu** où volent et **folâtres** quelques mouettes qui crient au-dessus des vagues, comme autant de **garnements** lâchés dans la cour de récréation d'une **école**.

Après mûre **réflexion**, même pas pour la **gloire**, **juste** pour sauver les apparences et ne pas perdre pied, elle décide de ne pas **retarder** l'heure du dîner. Comme prévu, **viande** et **légumes** seront au menu. Elle les servira dans son **costume** invisible de mère au foyer. Plus tard la nuit.

Ne pas crier, ne pas pleurer, les enfants dorment.

Tableau le Cri de E. Munch

Peintre précurseur de l'art moderne au 20ème siècle, Edward Much va faire **école** de l'expressionnisme et du figuratif, en s'éloignant de l'utilisation de l'aquarelle par les artistes du romantisme et impressionnistes.

Ce tableau "le cri" ou SKRIK de 1893, lorsque l'on le découvre frappe tellement l'esprit, qu'on ne peut plus l'oublier. On le voit une fois, il s'impreigne à jamais dans votre mémoire.

Le Cri vous saisit de **surprise**, **bouscule** votre imagination et vos certitudes, vous porte vers un monde **désenchanté**.

Juste au premier regard, vous êtes happé par le personnage central. L'accroche de cet être fantomatique vole votre quiétude. Un **tourbillon** de **réflexions** vous saisi, vous êtes à la merci de cet être torturé qui dévore votre âme dans un repas **gargantuesque**. Votre clairvoyance semble tapie derrière des **persiennes**. La réalité est tronquée.

Un cri d'horreur s'échappe de la bouche ouverte et vous étreint sans possibilité de lâcher **prise** du regard. Vous êtes aimanté par ce tableau et il est impossible de passer **gaiement** au suivant.

Dans un second temps, vous voyez seulement les deux mains qui protègent la tête par les

côtés. Alors, il vous faut comprendre que le cri si effrayant c'est celui entendu par le personnage qui se bouche les oreilles.

Votre logique vous **mène** à **imaginer** : "C'est donc un cri de peur ou d'agonie !"

Vous cherchez une explication. Ses yeux ronds fixent le bas du tableau, mais aucun indice ici. Vous ne pouvez pas accrochez son regard non plus. Impossible de capter une expression, aucun partage d'information possible. Rien ne permet de comprendre ce qui effraie autant cet être vulnérable sans âge.

C'est la **mouise**, aucune explication rationnelle ne se dessine.

Vous cherchez alors dans les profondeurs du tableau. Des vagues rouges, jaunes **bleues** ondulent dans le ciel, lui aussi tourmenté. L'eau du fjord serpente dans de grandes vagues couleur d'encre. Il est facile d'y retrouver des inspirations de Vincent Van Gogh. Le ciel rougi par le soleil couchant aurait pu être romantique si les coups de pinceaux allourdis n'avaient pas troublé le lointain.

Curieusement, ces tourments perdent tous sens, lorsque vous apercevez deux goelettes sur les flots qui paraissent étrangement calmes.

L'interprétation est encore **retardée** lorsque apparaissent en arrière plan deux personnages en **costumes**. On les devine **folâtrant**. Ils mènent une conversation anodine au cours d'une promenade digestive après un bon repas composé de **viande** et de **légumes** élégamment servis dans une **présentation** à l'assiette.

Le cri, que l'on voit et même que l'on entend, n'a aucune **incidence** sur leur conversation. La rigidité des ces deux silhouettes est renforcée par la rembarde de bois qui traverse le tableau en diagonale et dirige les lignes de fuite qui sortent du cadre.

Cette oeuvre **volée** deux fois est maintenant conservée au musée d'Oslo. Je rêve de pouvoir un jour contempler cette peinture "a tempera" grasse et pastel sur carton de dimension modeste (91X73 cm) et de parcourir également le Much Museum élevé à la **gloire** de ce peintre si remarquable.

Sortie dans les musées parisiens

Hugo est fou de joie. Sa mamie lui a offert un séjour à Paris pour découvrir les différents lieux d'exposition des grands peintres.

- La décision est **prise**. Nous partirons un jour sur semaine. Pour une fois tu manqueras l'**école** ce qui est une grande **surprise** pour Hugo. Je pense que cela n'aura aucune **incidence** sur tes notes lui dit-elle.

Hugo très agité, demande à sa mamie

- Dois-je mettre mon plus beau **costume** dans ma valise ?

- Inutile, ais une bonne **présentation**, tu mets une tenue confortable, correcte, nous allons beaucoup marcher, prendre le métro. Sois surtout à l'aise. Ce sera 4 jours intenses : Le Grand Palais, Le Louvre, Le Centre Pompidou, le musée d'Orsay, l'atelier des lumières rue Ste Maure, le musée Yves St Laurent pour te changer les idées, le palais Galliera et le musée Picasso. Il faut les faire sans se **bousculer**, laisser la

réflexion faire son chemin. Peut-être ne pourrons-nous pas les voir tous mais, nous reviendrons car cela n'est qu'un aperçu de ce que tu peux découvrir à Paris. Nous n'aurons pas le temps de **folâtrer** car nous serons dans un véritable **tourbillon**. J'espère que tu ne reviendras pas **désenchanté**.

Avant de partir de son appartement, Hugo ferme les **persiennes**, **mène** son chat chez la voisine, **juste** le temps de son absence.

Arrivés en gare, on leur annonce que leur train sera **retardé** d'une heure à cause d'un **garnement** qui va être remis aux forces de l'ordre car il **volait** dans les bagages.

- Nous sommes dans la « **mouise** » dit Hugo à sa mamie.

- Mais non lui répond-elle, ne commence pas à t'inquiéter. Nous arriverons plus tard à l'hôtel, juste pour dîner.

Quelle ne fut pas la surprise d'Hugo de découvrir que sa mamie a réservé le dîner au restaurant « Le Train **Bleu** ». Il est vraiment gâté. Il regrette un peu de ne pas avoir pris son costume.

Le repas a été délicieux. Ce ne fut pas **gargantuesque** mais que ce soit la **viande** ou les **légumes**, tout était tendre et parfumé. Hugo était émerveillé, il n'avait pas **imaginé** que sa mamie lui réserve de telles belles surprises.

- Est-ce que nous fêtons quelque chose demande-t-il à sa mamie ?

- C'est en souvenir et à la **gloire** de ton papi qui m'a invitée pour me demander en mariage. Ce retour en arrière ne pouvait se faire qu'avec mon petit-fils adoré.

Le lendemain, le tableau qu'il a retenu, qui est exposé temporairement c'est celui de l'artiste norvégien Edvard Munch où il représente un homme qui crie.

Il dit à sa mamie :

- Je trouve que ce tableau symbolise bien ce que nous ressentons pour la plupart de nous dans cette période si mouvementée sur le plan social et si inquiétante.

Autour du tableau "Le Cri" de Munch

Edward, un écossais, après des déboires sentimentaux, avait élu domicile sur la côte landaise. En ouvrant ses **persiennes** un jour au coucher du soleil, le ciel paré de rouge, de **bleu** et d'orange lui rappela *Le Cri* de Munch. Cette œuvre, cachée depuis des lustres au fond de sa mémoire lui revint avec une intensité dévastatrice, lui, le **garnement désenchanté** par le monde qui l'entourait.

Edward était **juste** sensible, observant les émotions des autres sans jamais vraiment les comprendre. Ce soir-là, alors que le ciel flamboyait, il se sentit étrangement attiré par l'idée de rendre son propre cri visible. Il ferma les yeux et laissa les images de *Le Cri* envahir son esprit, **imaginant** le **tourbillon** d'émotions qui y était capturé. Il se dit qu'il n'était pas seul dans sa souffrance, cette peinture incarnait une émotion universelle à la **gloire** des désespérés.

Après **réflexion** et avec **surprise**, il se mit à peindre, chaque trait de pinceau devenant une libération. Il pensait à la **viande** et aux **légumes** qu'il avait vus au marché plus tôt, à cette vie quotidienne qui continuait de tourner, alors que lui, il luttait avec ses pensées souvent négatives. Sans surprise, sa peinture se rapprochait de celle du tableau de Munch, avec une touche personnelle.

Lorsqu'il fit la **présentation** de son œuvre dans un petit café du quartier, un lieu où les gens venaient souvent après l'**école**, en **costume** décontracté, les visiteurs, à son grand

étonnement se mirent à s'arrêter, captivés par l'émotion qui émanait de son œuvre. L'**incidence** de cette présentation ne tarda pas à **bousculer** l'atmosphère habituelle du café.

Les clients, touchés par la puissance du cri silencieux, commencèrent à partager leurs propres histoires, leurs luttes et leurs peurs. Une atmosphère de compréhension et de compassion s'installa, comme une folie douce qui faisait **folâtrer** les cœurs. Edward, les yeux pétillants, écoutait attentivement, réalisant que son dessin avait créé un espace où chacun pouvait exprimer sa souffrance.

Ce soir-là, il comprit que *Le Cri* de Munch avait ouvert une porte. Il avait su **mener** des âmes à se réunir et avait réussi à leur **voler** quelques instants de vulnérabilité, célébrant la résilience de l'esprit humain. En voyant les larmes et les sourires, il comprit que, même au milieu de la **mouise** et de la douleur, il y avait une beauté dans le partage.

Grâce à l'art, Edward avait, à travers de sa peinture, capturé une réalité **gargantuesque**, une **prise** de conscience qui ne pouvait plus être **retardée**. *Le Cri*, déjà célèbre, devint pour lui un symbole de liberté et d'unité, une manière de donner vie aux émotions étouffées.
